

Zeitschrift: Films : revue suisse de cinéma

Herausgeber: Mediafilm

Band: - (2003)

Heft: 14

Rubrik: Télévision

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 06.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La loi des séries

La mort vous va si bien

Parier sur le succès d'une série télévisée ayant pour cadre une entreprise de pompes funèbres, il fallait oser. Et pourtant ! Par Nathalie Margelisch

Qui ne s'est jamais interrogé sur le métier de croque-mort ? Qui ne s'est jamais demandé quels sentiments inspire la vision au quotidien des cadavres et des familles en pleurs ? Associé à l'événement douloureux qu'est la mort, on préfère finalement tout ignorer de cette profession. Eh bien, c'est raté. Car Alan Ball a créé «Six Feet Under», («Six pieds sous terre»), série qui raconte la vie d'une famille à la tête d'une entreprise de pompes funèbres. Qu'est-ce qui a bien pu pousser le scénariste d'«American Beauty» à mettre ce thème au centre d'une fiction télévisée ? Mystère. Toujours est-il qu'on se régale en partageant les grands et petits soucis de la famille Fisher. Il y a le père, Nathaniel (Richard Jenkins), qui trépasse dans le premier épisode, la mère Ruth (Frances Conroy), femme discrète et ferme, et les trois enfants, Nate (Peter Krause), David (Michael C. Hall) et Claire (Lauren Ambrose), la petite dernière.

Après le décès de leur père, les deux garçons reprennent les rênes du commerce familial. Au fil des épisodes, les activités funéraires se mêlent aux tourments sentimentaux des personnages et c'est dans cette alternance entre la vie et la mort que réside l'originalité de la série. Chaque récit commence par un décès et les formalités d'ensevelissement servent de fil conducteur. Du gamin qui se tue en manipulant une arme à l'ouvrier déchiqueté par une machine en passant par un jeune homme victime d'un gang rival, la personnalité du défunt est reconstituée à travers les réactions irrationnelles de l'entourage. L'omniprésence de la mort témoigne aussi du caractère éphémère de la vie. Du coup, le quotidien des Fisher se voit amplifié : leurs douces, leurs joies et leurs difficultés prennent plus



«Six Feet Under» © Copyright TSR 2003

d'importance, ce qui les rend particulièrement proches et attachants. Subversive, la série se distingue aussi par son anticonformisme. Les relations homosexuelles de David, les difficultés de Brenda (Rachel Griffiths), l'amie de Nate, avec son frère malade ou les infidélités de Claire sont traitées avec la plus grande liberté de ton. Oscillant constamment entre gravité et ironie, «Six Feet Under» démontre une fois de plus le savoir-faire infini des Américains en matière de séries télévisées.

«Ally McBeal», saisons 1, 2 et 4 disponibles en coffrets DVD.
Distribution : Videophon AG.

Film à voir...

«London After Midnight» de Tod Browning

Pour ceux qui n'ont pas fait l'expérience de la vision des «Rapaces» («Greed», 1924), chef-d'œuvre disparu d'Erich von Stroheim reconstitué à partir de plus de 600 photographies, cette résurrection inédite d'un autre film perdu, «London After Midnight», fera l'effet d'un ovni : Rick Schmidlin a en effet une fois de plus patiemment mis bout à bout 200 photos pour restituer en 43 minutes l'œuvre réalisée en 1927 par Tod Browning, auteur par ailleurs de «La monstrueuse parade» («Freaks»).

Il ne s'agit donc pas d'un film «retrouvé», mais d'une ingénieuse évocation dans laquelle l'absence de mouvement est compensée par des zooms, ainsi que des effets de champs et contrechamps obtenus en intercalant intertitres et visages. Lon Chaney, «l'homme aux mille visages», y incarne à la fois l'inspecteur enquêtant sur le meurtre d'un châtelain et le vampire grimaçant qui hante sa demeure après sa mort... C'est du moins ce que l'inspecteur fait croire au suspect pour lui

faire avouer son crime lors d'une séance d'hypnose digne des premières psychanalyses ! Chaney, expert en maquillage, s'est fait violence en arborant un énorme dentier douloureux à porter pour se transformer en un vampire plus proche de l'homme qui rit de Victor Hugo que de Dracula. Peu préoccupé semble-t-il par l'intrigue (qu'il reprendra en 1935 dans «La marque du vampire / The Mark of the Vampire»), Browning révèle surtout les motivations troubles de la grande bourgeoisie :

un vieillard concupiscent veut obtenir à tout prix l'héritage, mais aussi le corps, d'une toute jeune fille... Présentation respectueuse d'une ruine cinématographique, «London After Midnight» est donc à double titre - pour l'admirable Lon Chaney et la valorisation d'une archive - une curiosité à ne pas manquer. (cg)

Avec Lon Chaney, Marceline Day, Henry Walthall... (1927). TCM, le 23 février à 23 h 10. Autres films de la soirée spéciale Tod Browning : «Freaks», «Les poupées du diable», «Le club des trois».

Clips & Co

Lalanne Story

La télé-réalité continue à investir le territoire audiovisuel français. Produite par la société de Karl Zéro, «60 jours - 60 nuits» est diffusée sur Canal+ depuis le 4 janvier. Présentée très sérieusement par la chaîne comme «un feuilleton d'un nouveau genre, sans acteur et sans scénario, pour découvrir en parallèle la vraie vie de deux artistes aux univers très différents», l'émission parie sur l'effet de contraste entre le romantique Francis Lalanne et l'irascible rappeur Joey Starr. Ouverte inspirée de «The Osbournes»,

l'émission à succès de MTV consacrée à la rock star Ozzy Osbourne¹, «60 jours - 60 nuits» s'inscrit dans une volonté désespérée de regagner de l'audience. Pendant vingt minutes, chaque soir de la semaine, on assiste donc en privilégiés au quotidien du chanteur à la queue de cheval et du célèbre rappeur. Vie à la campagne avec femme, enfants et chiens pour Francis Lalanne, longues séances devant la télévision avec ses potes pour Joey Starr, le tout à peine ponctué de séances de travail ou d'événements un peu plus marquants,

comme la perte du chien des Lalanne ou le voyage au Japon de Joey. L'émission se regarde d'abord comme une curiosité, puis au deuxième degré lorsque Lalanne cabotine et que Joey insulte copieusement le caméraman qui le filme, avant qu'un ennui profond ne finisse par terrasser définitivement le pauvre téléspectateur. (nm)

¹. Voir *Films* n° 11, p. 44.

«60 jours - 60 nuits». Du lundi au vendredi à 20 h 10 sur Canal + en clair.

L'énigme Irving Thalberg

Inlassablement, la chaîne TCM poursuit un panégyrique remarquable du cinéma de studio américain. Tôt ou tard, elle se devait de rendre hommage à Irving Thalberg. Ce sera chose faite avec l'intégrale des films supervisés par celui qui inventa la profession de producteur. Par Vincent Adatte

Rarement personnalité aura suscité pareille controverse. Voué aux géomies par les uns, encensé par les autres, Irving Thalberg appartient à la légende du cinéma. Et Francis Scott Fitzgerald qui s'inspira de sa fulgurante trajectoire pour écrire son *Dernier Nabab* n'y est pas pour grand-chose... En 1918, à l'âge de 19 ans, Irving Thalberg est bombardé secrétaire particulier du redoutable Carl Laemmle, patron de la Universal.

Après quelques mois de bons et loyaux services, il y prend la tête du département production. Dès 1924, ce jeune homme d'apparence chétive passe à la Metro-Goldwyn-Mayer (MGM), où il occupe la vice-présidence jusqu'à sa mort prématu-
rée, en 1936. Douze ans de règne pendant lesquels il va superviser dix-sept films qui feront de la MGM l'incarnation même de l'industrie hollywoodienne !

Le règne du producteur tout-puissant
Comme déjà dit, son action a été très diversement appréciée. Ses contemporains

voient en Thalberg l'homme qui mit fin à la période du réalisateur-roi à la David W. Griffith pour instituer le règne du producteur tout-puissant. Pour justifier leurs allégations, les anti-Thalberg refont passer à la barre du tribunal de l'histoire (du cinéma) toutes les «victimes» du potentat de la MGM, à commencer par le mythique Erich von Stroheim. Thalberg mutilé ses «Rapaces» (*Greed*, 1925) en exigeant cinq (re)montages successifs qui réduisent à cent quarante minutes une œuvre inestimable qui durait à l'origine près de neuf heures ! Acheté à prix d'or par la MGM en 1929, le génial Buster Keaton se voit privé de toute liberté d'action et connaît alors un déclin irréversible.

Autre plaignant d'envergure, l'im-
mense cinéaste suédois Mauritz Stiller, qui amène à Thalberg une certaine Greta Garbo. Selon ses détracteurs, le producteur n'a alors de cesse d'éloigner le mentor de sa «créature»... Résultat, Stiller reprend seul le chemin de la Suède pour y mourir désemparé. Apprenant la

nouvelle, Garbo quitte pendant une heure le tournage de «Terre de volupté» (*Wild Orchids*, 1928) pour aller pleurer dans sa loge. La production lui inflige une amende pour avoir déserté le plateau !

Une gousse d'ail pour la Divine

Les adeptes de Thalberg sont bien sûr d'un tout autre avis. Ils voient en lui l'archétype du producteur de films, celui qui introduit le strict respect des devis et la pratique des previews, faisant retourner les séquences qui n'ont pas été du goût du public-test. Interventionniste en diable, il serait aussi l'un des premiers à se préoccuper de l'image (au sens marketing du terme) en s'efforçant d'imposer un style maison

L'HOMME QUI MIT FIN À LA PÉRIODE DU RÉALISATEUR-ROI À LA DAVID W. GRIFFITH POUR INSTITUER LE RÈGNE DU PRODUCTEUR TOUT-PUISANT

qui vaut pour toutes les productions de la MGM. Doué d'un sens de l'anticipation redoutable, il incite son seul supérieur, le très traditionaliste Louis B. Mayer, à doter ses studios des meilleures installations d'enregistrement sonore.

Ses partisans les plus fervents lui prêtent en outre une foule d'intuitions géniales. A les entendre, c'est Thalberg en personne qui décide Greta Garbo à passer le cap du parlant en lui proposant de jouer le rôle d'*«Anna Christie»* (1930) dont l'héroïne est une Suédoise, ce qui résout son problème d'accent. Dans le même esprit protecteur, il conseille à la Divine de mâcher une gousse d'ail avant de tourner les scènes de baisers torrides d'*«Anna Karénine»* (1935) pour tenir à distance l'acteur Fredric March que la star n'appréciait guère ! Au grand dam du pourtant talentueux George Cukor, c'est encore Thalberg qui impose (une dernière fois) sa marque au *«Roman de Marguerite Gautier»* (*«Camille»*, 1937) en exigeant notamment que la Dame aux camélias meurt debout... On l'aura compris, ce qui oppose les pros et les anti-Thalberg, c'est l'idée même du cinéma : art ou industrie ? f

«Intégrale Irving Thalberg». TCM, du 1^{er} au 28 février, du dimanche au jeudi, autour de minuit.

